
Exemplaire dissertation 2. Peut-on préférer l'illusion à la vérité ?

1° Pour chaque action, examine les choses qui viennent avant elle et celles qui la suivent, et alors seulement entreprends-là. Sinon, au début, tu l'entreprendras avec enthousiasme, parce que tu n'as pas considéré les choses qui viennent à sa suite ; mais après, lorsque des désagréments apparaîtront, tu y renonceras.

Tu veux vaincre aux jeux Olympiques ? [...] Mais examine ce qui vient avant et ce qui vient ensuite et, seulement après, commence ton entreprise. Il te faut accepter une discipline, suivre une diète, te priver de gâteaux, te forcer à faire de l'exercice, à heure fixe, dans la chaleur ou dans le froid, ne pas boire de l'eau froide ou du vin, à ta fantaisie, bref, te livrer à ton entraîneur comme à un médecin. Ensuite te présenter au combat, parfois te démettre la main, te fouler le pied, avaler beaucoup de poussière, parfois être fouetté, et, avec tout cela, tu peux être vaincu.

Ayant réfléchi à tout cela, si tu as encore envie, engage-toi dans le métier d'athlète. Sinon, tu changeras d'avis comme les enfants, qui une fois jouent aux lutteurs, une fois aux gladiateurs, une fois jouent de la trompette, une fois jouent la tragédie. De la même manière, toi aussi, une fois tu es athlète, une fois gladiateur, ensuite rhéteur, ensuite philosophe, mais tu n'es rien de toute ton âme, mais comme un singe, tu imiteras tout ce que tu vois et toujours ce sera une chose après une autre qui te plaira. (EPICTÈTE, *Entretiens*)

2° Je pense que la réponse à nos deux questions a été suffisamment préparée. Nous la trouverons en tournant nos regards vers la genèse psychique des idées religieuses. Ces idées, qui professent d'être des dogmes, ne sont pas le résidu de l'expérience ou le résultat final de la réflexion : elles sont des illusions, la réalisation des désirs les plus anciens, les plus forts, les plus pressants de l'humanité ; le secret de leur force est la force de ces désirs. Nous le savons déjà : l'impression terrifiante de la détresse infantile avait éveillé le besoin d'être protégé – protégé en étant aimé – besoin auquel le père a satisfait ; la reconnaissance du fait que cette détresse dure toute la vie a fait que l'homme s'est cramponné à un père, à un père cette fois plus puissant. L'angoisse humaine en face des dangers de la vie s'apaise à la pensée du règne bienveillant de la Providence divine, l'institution d'un ordre moral de l'univers assure la réalisation des exigences de la justice, si souvent demeurées irréalisées dans les civilisations humaines, et la prolongation de l'existence terrestre par une vie future fournit les cadres de temps et de lieu où ces désirs se réaliseront. Des réponses aux questions que se pose la curiosité humaine touchant ces énigmes : la genèse de l'univers, le rapport entre le corporel et le spirituel, s'élaborent suivant les prémisses du système religieux. (FREUD, *L'avenir d'une illusion*, chap. VI)

3° *Accéder aux Lumières consiste pour l'homme à sortir de la minorité où il se trouve par sa propre faute.* Être mineur, c'est être incapable de se servir de son propre entendement sans la direction d'un autre. L'homme est *par sa propre faute* dans cet état de minorité quand ce n'est pas le manque d'entendement qui en est la cause mais le manque de décision et de courage à se servir de son entendement sans la direction d'un autre. *Sapere aude !* Aie le courage de te servir de ton propre entendement ! Telle est la devise des Lumières. — La paresse et la lâcheté sont les causes qui font qu'un aussi grand nombre d'hommes préfèrent rester mineurs leur vie durant, longtemps après que la nature les a affranchis de toute direction étrangère (*naturaliter majores*) ; et ces mêmes causes font qu'il devient si facile à d'autres de se prétendre leurs tuteurs. Il est si aisé d'être mineur ! Avec un livre qui tient lieu d'entendement, un directeur de conscience qui me tient lieu de conscience, un médecin qui juge pour moi de mon régime, etc., je n'ai vraiment pas besoin de me donner moi-même de la peine. Il ne m'est pas nécessaire de penser, pourvu que je puisse payer ; d'autres se chargeront bien pour moi de cette ennuyeuse besogne. Les tuteurs, qui se sont très aimablement chargés d'exercer sur eux leur haute direction, ne manquent pas de faire que la partie de loin la plus grande des hommes (avec le beau sexe tout entier), tiennent pour très dangereux le pas vers la majorité, qui est déjà en lui-même pénible. [...] Il est donc difficile pour chaque homme pris individuellement de s'arracher à la minorité qui est presque devenue pour lui une nature. Il y a même pris goût et il est pour le moment réellement incapable de se servir de son propre entendement, parce qu'on ne lui en a jamais laissé faire l'essai. Préceptes et formules, instruments mécaniques [...], sont les entraves qui perpétuent la minorité. (KANT, *Qu'est-ce que les Lumières ?*, trad. J.-M. Muglioni, éd. Hatier)

QU'EST-CE QUE LES LUMIÈRES ?

(1784)

[1] *Accéder aux Lumières consiste pour l'homme à sortir de la minorité où il se trouve par sa propre faute.* Être mineur, c'est être incapable de se servir de son propre entendement sans la direction d'un autre. L'homme est par sa propre faute dans cet état de minorité quand ce n'est pas le manque d'entendement qui en est la cause mais le manque de décision et de courage à se servir de son entendement sans la direction d'un autre. *Sapere aude !* [Ose savoir !] Aie le courage de te servir de ton propre entendement ! Telle est la devise des Lumières.

[2] La paresse et la lâcheté sont les causes qui font qu'un aussi grand nombre d'hommes préfèrent rester mineurs leur vie durant, longtemps après que la nature les a affranchis de toute direction étrangère (*naturaliter majores* [naturellement majeurs]) ; et ces mêmes causes font qu'il devient si facile à d'autres de se prétendre leurs tuteurs. Il est si aisé d'être mineur ! Avec un livre qui tient lieu d'entendement, un directeur de conscience qui me tient lieu de conscience, un médecin qui juge pour moi de mon régime, etc., je n'ai vraiment pas besoin de me donner moi-même de la peine. Il ne m'est pas nécessaire de penser, pourvu que je puisse payer ; d'autres se chargeront bien pour moi de cette ennuyeuse besogne. Les

tuteurs, qui se sont très aimablement chargés d'exercer sur eux leur haute direction, ne manquent pas de faire que les hommes, de loin les plus nombreux (avec le beau sexe tout entier), tiennent pour très dangereux le pas vers la majorité, qui est déjà en lui-même pénible. Après avoir abêti leur bétail et avoir soigneusement pris garde de ne pas permettre à ces tranquilles créatures d'oser faire le moindre pas hors du chariot¹ où ils les ont enfermées, ils leur montrent le danger qui les menace si elles essaient de marcher seules. Or, ce danger n'est vraiment pas si grand, car elles finiraient bien par apprendre à marcher après quelques chutes ; seulement, un exemple de ce genre rend timide et dissuade ordinairement de faire d'autres essais.

[3] Il est donc difficile pour chaque homme pris individuellement de s'arracher à la minorité qui est presque devenue pour lui une nature. Il y a même pris goût et il est pour le moment réellement incapable de se servir de son propre entendement, parce qu'on ne lui en a jamais laissé faire l'essai. Préceptes et formules, instruments mécaniques permettant un usage raisonnable ou plutôt un mauvais usage de ses dons naturels, sont les entraves² qui perpétuent la minorité. Celui-là même qui les rejetterait ne franchirait le plus étroit fossé que d'un saut encore mal assuré, parce qu'il n'est pas habitué à une semblable liberté de mouvement. C'est pourquoi il n'y a que peu d'hommes qui soient parvenus à s'arracher à la minorité en exerçant eux-mêmes leur esprit et à marcher malgré tout d'un pas sûr.

[4] Mais qu'un public s'éclaire lui-même, voilà qui, au contraire, est possible ; c'est même presque inévitable pourvu qu'on lui en laisse la liberté. Alors, en effet, il se trouvera

1. Cf. Thèmes et problématiques, pp. 59-60. \2. Nous traduisons ici librement. Il s'agit de grelots attachés aux pieds.

QU'EST-CE QUE LES LUMIÈRES ?

toujours, même parmi les tuteurs attirés de la grande masse, quelques hommes pensant par eux-mêmes, qui, après avoir eux-mêmes secoué le joug de la minorité, répandront autour d'eux le sens d'une appréciation raisonnable de sa propre valeur et de la vocation de chaque homme à penser par soi-même. Remarquons ici que le public, qui a été auparavant maintenu par eux sous ce joug, les force ensuite eux-mêmes à y rester, par une rébellion, quand il y est poussé par quelques-uns de ses tuteurs, eux-mêmes totalement incapables d'accéder aux Lumières ; tant il est dommageable d'inculquer des préjugés, parce qu'ils finissent par se venger contre ceux-là mêmes qui en ont été les auteurs ou contre leurs devanciers. C'est pourquoi un public ne peut parvenir que lentement aux Lumières. Une révolution peut bien entraîner la chute du despotisme personnel et de l'oppression née de la soif de richesses et de domination, mais jamais une vraie réforme du mode de penser ; au contraire, de nouveaux préjugés serviront, aussi bien que les anciens, de lisière à la grande masse sans pensée.

[5] Or, pour propager les Lumières, il n'est rien requis d'autre que la liberté ; et, à vrai dire, ce qu'il y a de plus inoffensif sous ce nom, à savoir la liberté de faire un usage public de sa raison dans tous les domaines. Mais j'entends à présent crier de tous côtés : « Ne raisonnez pas ! » L'officier dit : « Ne raisonnez pas, faites les manœuvres » Le fonctionnaire des finances : « Ne raisonnez pas, payez ! ». Le prêtre : « Ne raisonnez pas, croyez ! » (Il n'y a qu'un seul maître au monde qui dise : « Raisonnez autant que vous voudrez et sur tout ce que vous voudrez, mais obéissez ! ») Dans tous les cas, la liberté est limitée. Or, quelle limitation fait obstacle aux Lumières ? Laquelle n'est pas un obstacle mais peut-être même les favorise ? — Je réponds : il faut que l'usage public de la raison soit toujours libre et lui seul peut répandre les Lumières parmi les hommes : mais l'usage privé de

Voici le fondement de la critique irréligieuse : *c'est l'homme qui fait la religion*, et non la religion qui fait l'homme. A la vérité, la religion est la conscience de soi de l'homme qui, ou bien ne s'est pas encore conquis, ou bien s'est déjà de nouveau perdu. Mais l'homme, ce n'est pas un être abstrait recroquevillé hors du monde. L'homme, c'est *le monde de l'homme*, c'est l'Etat, c'est la société. Cet Etat, cette société produisent la religion, une *conscience renversée du monde*, parce qu'ils sont eux-mêmes un monde renversé. La religion est la théorie générale de ce monde, son compendium encyclopédique, sa logique sous une forme populaire, son **point d'honneur* spiritualiste, son enthousiasme, sa sanction morale, son complément cérémoniel, son universel motif de consolation et de justification. Elle est la *réalisation chimérique* de l'essence humaine, parce que l'essence humaine ne possède pas de réalité véritable. Lutter contre la religion, c'est donc, indirectement, lutter contre ce monde-là, dont la religion est l'arôme spirituel.

La misère religieuse est tout à la fois *l'expression* de la misère réelle et la *protestation* contre la misère réelle. La religion est le soupir de la créature accablée, l'âme d'un monde sans cœur, de même qu'elle est l'esprit d'un état de choses où il n'est point d'esprit. Elle est *l'opium* du peuple.

Nier la religion, ce bonheur *illusoire* du peuple, c'est exiger son bonheur *réel*. Exiger qu'il abandonne toute illusion sur son état, c'est exiger qu'il renonce à un état qui a besoin d'illusions. La critique de la religion contient en germe la *critique de la vallée de larmes* dont la religion est *l'auréole*.

La critique a saccagé les fleurs imaginaires qui ornent la chaîne, non pour que l'homme porte une chaîne sans rêve ni consolation, mais pour qu'il secoue la chaîne et qu'il cueille la fleur vivante. La critique de la religion détrompe l'homme, afin qu'il pense, qu'il agisse, qu'il forge sa réalité en homme détrompé et revenu à la raison, afin qu'il gravite autour de lui-même, c'est-à-dire autour de son véritable soleil. La religion n'est que le soleil illusoire, qui gravite autour de l'homme tant que l'homme ne gravite pas autour de lui-même.

C'est donc la *tâche de l'histoire*, une fois l'au-delà de la vérité disparu, d'établir la vérité de l'ici-bas. Et c'est tout d'abord la *tâche de la philosophie*, qui est au service de l'histoire, de démasquer l'aliénation de soi dans ses *formes profanes*, une fois démasquée la *forme sacrée* de l'aliénation de soi de l'homme. La critique du ciel se transforme ainsi en critique de la terre, la *critique de la religion* en *critique du droit*, la *critique de la théologie* en *critique de la politique*.

MARX, *Pour une critique de la philosophie du droit de Hegel*, Introduction.